



LE LIVRE

Du bon usage du conservatisme

Comment se fait-il qu'un tel penseur, honore dans les pays anglo-saxons, soit quasiment inconnu en France ? Michael Oakeshott (1901-1990) a été professeur à la London School of Economics. Une école où ont enseigné entre autres Friedrich Hayek et Karl Popper, et dont l'écrivain George Bernard Shaw fut un des membres fondateurs. Le premier essai d'Oakeshott – issu d'une conférence donnée en 1956 devant les étudiants de l'université de Swansea, au Pays de Galles – publiée en français (*De la conduite humaine*, PUF) ne l'a été qu'en 1995.

Le conservatisme, selon Oakeshott, n'est pas une croyance ou une doctrine, mais une « disposition ». Ses traits généraux « se concentrent autour d'une propension à employer et à apprécier ce qui est disponible plutôt qu'à souhaiter ou à rechercher quelque chose d'autre, à se rejouer de ce qui est, plutôt que de ce qui était ou de ce qui pourrait être ». Être conservateur, c'est avoir une méfiance raisonnée vis-à-vis de l'esprit d'innovation. « Le conservateur ne saurait sacrifier à la légère un bien connu pour un mieux inconnu () Pour lui, se trouver égaré, dérouté ou naufragé n'a rien de magique. S'il est contraint de se lancer sur des eaux inconnues, il considère comme une vertu de sonder les profondeurs à chaque encablure ».

C'est peu dire qu'Oakeshott, lecteur d'Hobbes et de Hume, est sceptique vis-à-vis de la gauche rousseauiste ou des idéologies mobilisatrices. Il est aussi critique envers le néolibéralisme, tendance Hayek. Oakeshott ne défend



pas un conservatisme « jusqu'au boutiste ». Si le changement est une menace pour l'identité, écrit-il, « l'identité n'est pas une forteresse au sein de laquelle il est possible de se retirer ».

Mais, avec Oakeshott, tout le monde en prend pour son grade. Les gourous du management, qui considèrent que le conservatisme est « une gêne malencontreuse pour le développement en cours ». Et aussi les croyants en la politique, pour qui « le "gouvernement" apparaît comme un vaste réservoir de pouvoir [ils] conçoivent l'aventure des gouvernants comme le fait de s'emparer de cette source de pouvoir, si nécessaire de l'accroître, et de l'utiliser pour imposer leurs projets à leurs semblables ».

Beaucoup de relations, dans notre monde, sont conservatrices, et non progressistes, affirme Oakeshott, comme celles qui reposent sur l'amitié, la loyauté ou la familiarité, « plus désirable que la perfection ». Reste une question. Si nous avons tous une disposition au conservatisme, pour quelle raison, dans le monde moderne, celle-ci est-elle constamment dévalorisée ? Il se pourrait bien, suggère Oakeshott, que nous manquions tout simplement « de sympathie envers nous-mêmes ».

PHILIPPE ARNAUD

Du conservatisme, de Michael Oakeshott
éditions du Felin | 110 pages, 11 euros